

24 images

24 iMAGES

Un monde à part

Midnight in the Garden of Good and Evil de Clint Eastwood

Thierry Horguelin

Number 96, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24931ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thierry Horguelin (1999). Review of [Un monde à part / *Midnight in the Garden of Good and Evil* de Clint Eastwood]. *24 images*, (96), 50–50.

Midnight in the Garden of Good and Evil

de Clint Eastwood

SORTIE VIDÉO

UN MONDE À PART

PAR THIERRY HORGUELIN

Patrie de Johnny Mercer, dont les chansons composent l'essentiel de la bande-son, et de l'excellent saxophoniste ténor James Moody (auquel échoit un petit rôle dans le film), Savannah (Géorgie) est une ville étrange peuplée de fantômes, un lieu où les vivants dialoguent avec les morts, un monde à part au cœur du Sud, qui paraît s'être arrêté une fois pour toutes dans le temps et vivre en quasi-autarcie. C'est dire si l'endroit avait tout pour séduire Clint Eastwood qui en a fait, mieux que le décor, le personnage principal de son vingtième film — au point qu'au terme de la projection, nous aurons nous aussi le sentiment d'avoir vécu, comme le journaliste John Kelso, quelques mois à Savannah, d'en connaître intimement la topographie et les habitants.

Venu effectuer un reportage pour le magazine *Town and Country*, ce dernier joue pour le spectateur le rôle d'un médiateur. Sa position d'outsider, son entêtement et sa naïveté à moitié feinte lui permettent de se faire adopter de tous et c'est à travers ses yeux que nous nous familiarisons avec la mentalité, le style de vie, les rites sociaux et les dessous d'une communauté peuplée de sympathiques excentriques: un flamboyant travesti, Lady Chablis (qui joue comme quelques autres son propre rôle à l'écran), un inventeur malheureux qui circule entouré d'une nuée de mouches reliées à lui par des fils et menace d'empoisonner l'eau potable de la ville, une prêtresse vaudou qui officie la nuit au cimetière, un vieil homme qui promène en laisse un chien inexistant... Au centre de la tapisserie figure Jim Williams, riche antiquaire élégant et cultivé et personnage fascinant d'ambiguïté (composition une fois de plus magistrale de Kevin Spacey), à la fois pilier de la bonne société et marginal en son sein en raison de sa fortune récente et de son homosexualité — statut incertain qu'accentuera son inculpation pour le meurtre de son jeune amant.

Williams a-t-il tué en état de légitime défense ou a-t-il maquillé son crime pour le

laisser croire? Entre les deux versions des faits qu'il nous présente, le film se garde bien de trancher, et l'on notera qu'au procès l'accusation et la défense reposent sur une preuve également fautive. Manière de suggérer le caractère ambigu, complexe et finalement insaisissable de la vérité, à Savannah plus qu'ailleurs, où la tolérance sociale (réelle) est faite d'une sorte de jeu consenti avec les apparences. Nul n'ignore que le vieux Glover se balade sans chien mais on le salue chaque matin comme si de rien n'était. De même, la riche bourgeoisie est probablement informée de l'homosexualité de Williams mais lui sait gré de ne pas en faire étalage, jusqu'à l'irruption du scandale qui rompt ce pacte tacite et le met au ban de la bonne société.

À l'image d'une ville qui cache ses secrets derrière ses façades coloniales fraîchement repeintes et ses jardins verdoyants, il règne dans ce film faussement paisible une sérénité étrange et presque inquiétante. Le charme envoûtant de *Midnight in the Garden of Good and Evil* tient d'abord à ce génie du lieu, à son sens du climat flirtant avec le fantastique (ce n'est pas une première chez Eastwood), sa manière de nous faire pénétrer dans un univers dont on ne comprend pas forcément toutes les règles, mais qui prend son sens d'une manière ramifiée, dans la durée. Adoptant une respiration large qui rappelle le Ford flâneur des dernières années, le film ne cesse de captiver par ses méandres, ses détours et ses digressions qui l'enrichissent de manière inoubliable et lui donnent une épaisseur romanesque introuvable dans le cinéma américain contemporain. Fordienne encore, cette manière de prendre son temps, d'avancer par allers-retours entre le singulier et le collectif pour brosser le tableau d'une micro-société et faire vivre avec une générosité rare une multitude de personnages.

Radicalement à contre-courant de la production hollywoodienne actuelle, le classicisme eastwoodien atteint ici une liberté souveraine. Liberté désormais en porte-



Jim Williams (Kevin Spacey): un personnage fascinant d'ambiguïté.

à-faux dans le cinéma de genre (cf. l'inégal et attachant *Absolute Power*), mais qui s'épanouit durablement dans des œuvres inclassables, ambitieuses et personnelles comme *Midnight in the Garden of Good and Evil*, qui prend place, aux côtés de *Bird* et d'*Unforgiven*, parmi les créations majeures du cinéaste. Le mot de la fin? Laissons-le à Jim Williams: «La vérité, comme l'art, est dans l'œil de celui qui contemple», à quoi fait écho le «Il n'y a pas de réponse» que lance Minerva à Kelso. Lequel, ayant compris au terme du film qu'on ne saurait tout comprendre, sera mûr pour s'établir à Savannah. ■

MIDNIGHT IN THE GARDEN OF GOOD AND EVIL

États-Unis 1997. Ré.: Clint Eastwood. Scé.: John Lee Hancock, d'après le livre de John Berendt. Photo: Jack N. Green. Mont.: Joel Cox. Mus.: Lennie Niehaus. Int.: John Cusack, Kevin Spacey, Jack Thompson, Irma P. Hall, Alison Eastwood. 155 minutes. Dist.: Warner.